

Vincent Debiais et Morgane Uberti, *Traversées. Limites, cheminement et créations en épigraphie*, Pessac, Presses universitaires de Pau et des Pays de l'Adour, coll. « B@lades 3 », 2024, 310 p.

Par Lisa Garcia

« L'indiscipline rend libre et c'est bien dans ce mouvement qu'elle se révèle efficace », lit-on dans *Traversées. Limites, cheminement et créations en épigraphie* (p. 289). Cette phrase, signée par les coordinateurs de l'ouvrage, Vincent Debiais et Morgane Uberti, semble en résumer toute la portée. En effet, ce volume consacré à l'épigraphie, qui se présente avant tout comme une entreprise transdisciplinaire croisant approches scientifiques et artistiques, se distingue par sa dimension provocante – résolument indisciplinée. Les quatre feuillets volants en ouverture donnent le ton : le projet s'affirme d'emblée non-conformiste, comme en témoignent les verbes choisis : « briser », « boulevers[er] », « provoquer », « déstabilis[er] ». L'ouvrage entend ainsi offrir un regard renouvelé sur l'épigraphie, champ d'étude souvent perçu comme figé et monotone, en bousculant les approches traditionnelles. C'est en invitant à une déambulation presque poétique que les initiateurs du projet cherchent à redonner vitalité aux écritures anciennes.

Et la promesse est tenue, dès la forme même du livre. *Traversées* se présente sous une forme hybride, alliant démarche esthétique et rigueur méthodologique. En écho au mouvement célébré dès les premières pages, la publication propose une véritable mise en abyme formelle : elle est un objet qui se manipule, se ferme, s'ouvre, se prolonge grâce à une version numérique enrichie (accessible par le biais de QR codes). À la manière des livres à volets ou à tilettes, elle devient presque ludique – une exploration possible selon plusieurs parcours thématiques (*Matière, Signe et Temps*), une sorte de publication arborescente. Ce désordre apparent est en réalité un moteur d'émerveillement et de savoir. Le lecteur est ainsi invité à un parcours libre, curieuse et créative, à « y frayer ses propres chemins » (p. 27). Le passage au numérique transforme le texte en une matière sensible : il se fait son, photographie, séquence filmée. Les pratiques épigraphiques, entre le Moyen Âge et l'Antiquité tardive, dans le monde ibérique – ou occidental au sens large – s'y déploient sous des formes diverses et inattendues.

Le premier mot du sous-titre, « Limites », qui précède « cheminements et créations », surprend d'emblée : faut-il y voir un aveu des failles du discours

scientifique, ou bien un geste d'honnêteté intellectuelle ? En réalité, les coordinateurs nous ramènent aux origines du projet, né sous l'intitulé *Limits*, à l'initiative de chercheurs de la Casa de Velázquez et de l'Université Complutense de Madrid. Cette première étape visait à interroger les limites de l'épigraphie médiévale, envisagées à la fois sous l'angle chronologique, matériel et typologique (p. 12). Cette collaboration féconde a donné lieu à l'exposition *Sendas epigráficas* en 2018, qui approfondissait encore la réflexion.

Outre les feuillets volants d'ouverture (quatre textes), l'ouvrage comprend un appareil introductif de six contributions qui retrace la mise en œuvre du projet. L'ouvrage rassemble en outre des articles scientifiques (six), des comptes rendus de l'exposition (cinq), des présentations d'œuvres exposées (sept), ainsi qu'un essai conclusif – le tout proposé en français, espagnol et anglais, et abondamment illustré. Chaque fil conducteur – *Matière, Signe, Temps* – articule ces trois types de contenus, que l'on peut parcourir de manière interactive grâce à la version numérique : un système de pictogrammes permet de naviguer aisément entre les textes, selon une logique clairement expliquée.

La première section, *Matière*, s'ouvre sur une présentation du travail de l'artiste Marie Bonnin et s'inscrit dans un ensemble de notices artistiques rédigées par Morgane Uberti. À l'image des cartels muséaux, ces textes se distinguent par leur concision. Ils révèlent le processus artistique et invitent le lecteur à s'immerger dans l'atmosphère de l'exposition *Sendas epigráficas*, grâce à des vues photographiques d'ensemble des œuvres, révélatrices des choix muséographiques. Dans *Pruebas* de Marie Bonnin, l'écriture épigraphique est mise à l'épreuve de la photographie : agrandie, déformée, transformée au point de devenir illisible, elle se métamorphose en image de l'écriture, évoquant les tracés qui soulignent la nature fondamentalement graphique de l'alphabet. Le texte qui suit est un article scientifique d'Elisabetta Neri, intitulé « Iconicité et perception des *tituli* », qui concentre sa réflexion sur l'écriture épigraphique des mosaïques du début du Moyen Âge. Ici, le format est résolument académique : l'analyse est développée en profondeur, largement étayée par de nombreuses références bibliographiques, et accompagnée d'un tableau exhaustif répertoriant le corpus des inscriptions étudiées. La dimension matérielle de ces mosaïques – notamment l'usage de la lettre d'or, du fond doré, ainsi que la surface lumineuse et réfléchissante de la mosaïque – révèle le sens profond et symbolique des images et inscriptions divines, invitant à une interprétation spirituelle. L'article suivant, « L'écriture sigillaire au Moyen Âge » d'Ambre Vilain, explore une déclinaison particulière de l'écriture épigraphique à travers l'étude des sceaux. Comme dans l'ensemble des contributions scientifiques de l'ouvrage, on y perçoit un véritable souci de transmission à un public non spécialiste : le système sigillaire, les artisans impliqués, les éléments constitutifs

du sceau, ses procédés de fabrication ainsi que les liens entre texte et image y sont exposés avec clarté. Dans la lignée des autres articles scientifiques du recueil, les exemples proposés sont concrets et accompagnés de photographies de qualité, qui permettent d'apprécier avec précision les fines inscriptions gravitant autour de l'image centrale, ainsi que les liens qu'elles tissent avec elle. Morgane Uberti présente ensuite une série d'estampes réalisées par Sylvain Konyali, artiste-graveur, et Paul Vergonjeanne, tailleur de pierre. Ensemble, ils conçoivent une matrice en pierre à partir de laquelle naît une empreinte d'écriture. Le processus, documenté sous forme d'un reportage photographique, donne à voir l'émergence progressive de l'écriture – depuis la création à quatre mains jusqu'à l'impression finale. L'anthropologue Francesca Cozzolino livre ensuite au lecteur ses impressions sur l'exposition. Elle nous permet ainsi de voir ce qui n'est plus ; elle redonne corps à des images d'écriture devenues inaccessibles. Comme dans chacun de ces témoignages, on suit le fil d'une pensée en mouvement, tissé dans un récit intime et subjectif. Pour la chercheuse, c'est la « dimension esthétique de l'écriture » (p. 103) que l'exposition révèle avec force, sa « matière » ainsi que le suggère le titre liminaire de cette section.

La partie *Signe* reprend la même structure que la précédente : deux articles scientifiques encadrés par deux présentations d'œuvres issues de *Sendas epigráficas*, et un compte rendu de visite venant clore l'ensemble. Dans son œuvre *Retire-Relier*, Naomi Melville joue avec le caractère énigmatique que peuvent revêtir les écritures épigraphiques aux yeux d'un public non averti. Elle grave une longue série de signes inspirés de l'épigraphie traditionnelle, mais n'en livre que des fragments de phrases volontairement lacunaires, créant ainsi un ensemble qui semble vidé de sens, presque abscons. L'article suivant, signé par Coline Ruiz Darasse et intitulé « Sens dessus-dessous », aborde les langues fragmentaires de la péninsule Ibérique avant la conquête romaine. La chercheuse y interroge les frontières mouvantes entre écriture et image de l'écriture, en s'intéressant à des inscriptions parfois purement ornementales, parfois réduites à une simple imitation de la forme graphique des lettres, parfois encore partiellement déchiffrables – qu'elles relèvent d'un usage magique, rituel ou ludique. Brigitte Miriam Bedos-Rezak explore ensuite la question des lettres-images médiévales dans les chartes et les codices. Ces formes scripturales, loin d'être purement ornementales, donnent à voir une réalité voilée, que la primauté accordée à la parole écrite tend à reléguer dans l'ombre. Les enluminures médiévales apparaissent dès lors comme un pied de nez à cette hégémonie du verbal, un rappel du pouvoir visuel inhérent à l'écriture. Dans le prolongement de cette réflexion, Morgane Uberti nous invite à découvrir le travail de l'artiste Naomi Melville, qui s'inspire des phylactères figurant dans les

œuvres du peintre espagnol de la Renaissance Juan Correa de Vivar pour en proposer une relecture contemporaine, par le biais d'une installation de banderoles en papier épais. Pour clore cette traversée, le poète et philologue Jaime Siles livre, en espagnol, un témoignage personnel sur l'exposition *Sendas*, sous la forme d'un bref essai qui plaide pour une reconnaissance de l'épigraphie comme discipline relevant de l'esthétique.

La section *Temps* s'ouvre sur l'œuvre de Sylvain Konyali, *Auto-poème*, dont le lien avec l'écriture peut sembler obscur. L'artiste présente une série de gravures représentant un visage soumis à diverses altérations. Cette œuvre est suivie d'un article en anglais signé Christian Witschel, qui s'empare du premier terme du sous-titre de l'ouvrage, « Limites », pour interroger les bornes chronologiques de l'épigraphie de l'Antiquité tardive dans « When did "Late antique epigraphy" come to an end? ». Cet article a le mérite de revenir sur des définitions fondamentales (p. 208), indispensables à une compréhension globale des contributions du volume. Witschel y précise ce qu'est une inscription, rappelle les principales caractéristiques de l'épigraphie antique, puis de celle de l'Antiquité tardive, avant de proposer un panorama de la culture épigraphique en Italie du III^e au V^e siècle, puis du V^e au VI^e siècle. Avec l'article de Daniel Rico, nous progressons dans le temps – même si la lecture de l'ouvrage ne doit pas nécessairement suivre une logique linéaire – en poursuivant la réflexion sur l'épigraphie monumentale, cette fois entre les IV^e et XII^e siècles. Par la suite, et pour la première fois dans le volume, la dimension sonore du texte épigraphique est abordée, à travers l'œuvre de Giovanni Bertelli et Carlos de Castellarnau, *Epifonías*. Ce travail artistique donne une nouvelle vie à ces écritures anciennes, habituellement vues et lues, mais rarement vocalisées. Les compositions sonores entendues par le public lors de l'exposition *Sendas* sont accessibles dans la version numérique de la publication. Il en va de même pour le film *Inscriptions sauvages, domestication graphique*, fruit d'une collaboration entre la chercheuse Morgane Uberti et l'artiste Andrés Padilla. On chemine alors en Galice, où des écritures mystérieuses ont rongé la roche et les murs de la ville de Marín.

En conclusion de l'ouvrage, Vincent Debiais et Morgane Uberti qualifient l'expérience menée depuis 2018 d'« intranquille ». Ce terme traduit avec justesse les tensions, les risques et les incertitudes qui ont traversé le projet. En effet, celui-ci repose sur un déplacement méthodologique audacieux : sortir l'épigraphie de son cadre strictement académique pour la faire dialoguer avec les pratiques contemporaines de l'art. En s'aventurant sur ce terrain hybride, les auteurs de *Traversées* ont ainsi accepté de mettre en jeu leur discipline, au risque de l'inconfort, mais avec la volonté affirmée – et passionnée – d'ouvrir des perspectives nouvelles sur l'écriture épigraphique.

On regrette seulement que la remise en cause de l'ordre établi, tant d'un point de vue scientifique qu'éditorial, laisse parfois place à une certaine confusion. Les auteurs sont pleinement conscients de cette complexité : malgré les dispositifs mis en place pour accompagner le lecteur, une part d'ambiguïté subsiste, assumée par Vincent Debiais dans le feuillet inséré intitulé *Ambiguïté*. Dès l'entrée dans l'ouvrage, le lecteur peut se sentir quelque peu désorienté : s'agit-il d'un catalogue d'exposition ou d'une publication scientifique ? Ce questionnement, bien que rapidement levé, cède la place à d'autres pertes de repères, notamment dans la présentation des illustrations. Une aide simple, comme la numérotation des figures, aurait facilité leur identification dans le texte. Cette difficulté est moins présente dans la version numérique, où la mise en page plus fluide permet aux images de suivre directement le propos. Par ailleurs, le recueil réunit une pluralité de points de vue sur une même thématique – ceux des artistes, des chercheurs et des visiteurs de l'exposition. Cette diversité, comme le souligne la conclusion, peut parfois entraîner des échos ou des reprises, sans que cela nuise réellement à la lecture. L'ouvrage assume pleinement les aspérités liées à sa genèse (préambule, p. 21) : les difficultés rencontrées affleurent par endroits et disent bien les tensions inhérentes à une entreprise de cette ampleur. La transparence de la démarche est particulièrement appréciable : ses hésitations, ses essais, ses équilibres parfois précaires entre rigueur scientifique et démarche artistique sont partagés avec le lecteur, autant d'éléments qui rendent la publication vivante et stimulante.

Ce qui ressort en définitive, au fil des pages de cette publication aussi audacieuse que riche, c'est une passion partagée pour l'écriture épigraphique – et plus largement pour l'écriture en tant que trace, geste et forme. Un amour du signe qui transcende disciplines et sensibilités, et qui rend ces inscriptions anciennes étonnamment vivantes : elles résonnent encore, dans l'œil, dans l'esprit, et parfois jusque dans l'oreille.